

Roméo Langlois

Jungle blues

Don Quichotte éditions

www.donquichotte-editions.com

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2013.

ISBN : 978-2-35949-134-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Colombie



*À Pascale et Vlad,
À ma famille.*

« Alors, on est pas bien ici ? »

Mercredi 9 mai 2012. Douze jours que je suis prisonnier des FARC et, déjà, je suis excédé. Marre d'alimenter les moustiques. Marre de parler politique avec des guérilleros incultes. Marre de penser, chaque fois qu'un hélicoptère vrombit à l'horizon, qu'il va peut-être lâcher un commando spécial chargé de me libérer. Les FARC l'ont souvent démontré : ils préfèrent fusiller leurs otages plutôt que de les perdre.

Ce matin, je prends le café au soleil, sur un tabouret militaire pliable que même un fakir trouverait inconfortable. Luis astique sa kalachnikov en m'observant d'un air niais. Il me jette un regard entendu : « Alors, on est pas bien ici ? Du bon café, de la bonne nourriture, de l'air pur... Que demander de plus ? » Je scrute, interloqué, son visage simple et rond. Sans y déceler la moindre expression d'ironie. Non, ce n'est pas un sarcasme. Le jeune guérillero le pense sincèrement : on n'est pas si mal chez les FARC. En tout cas, lui est ravi : il mange trois fois par jour – c'est toujours mieux qu'à la ferme parentale. Luis est aussi logé et blanchi par l'organisation. Et même soigné au besoin. Il s'est fait quelques amis. On lui a donné, surtout, une cause à défendre. Une bonne raison de mourir. Ça compte, pour un gosse de dix-neuf ans. La bouffe et la révolution : dans les campagnes colombiennes en crise, rien de tel pour enrôler les gamins. « Si, Luis, je lui réponds en éclatant de rire. Tu as raison. On est vraiment bien ici... »

« Encore un peu de patience... »

*« Aujourd'hui la guérilla des FARC va démontrer
à la Colombie et au monde qu'elle est encore puissante. »*
Antonio, guérillero des FARC

Mercredi 30 mai 2012. Je le savais d'expérience : tous paysans qu'ils soient, les FARC¹ ont l'art de la mise en scène. La guerre est une hydre gâtée, avide de poudre et de parades, de chairs et de symboles. Alors, en cinquante ans de maquis, les rebelles communistes ont développé de réels talents de dramaturges. Mais en ce jour historique, je le crains, ils se sont surpassés.

Les membres du Front 15² qui gardent l'entrée sud de San Isidro sont sur leur trente et un : sourires fiers, armes rutilantes, uniformes impeccables. Les garçons sont rasés de frais, les filles ont sorti leurs bijoux en toc. Le temps d'une journée, ils ont laissé dans la forêt leurs œillades méfiantes, et un air de fête plane sur ces collines en guerre. Les combattants saluent gaiement les paysans endimanchés qui se pressent au hameau. À pied ou à dos de mule, marmaille efflanquée sous le bras, on arrive de loin pour contempler l'otage. En ces âpres campagnes où les gens disparaissent, les distractions sont rares... Mais aujourd'hui, San Isidro fait salle comble. La cérémonie de ma libération va bientôt débiter. J'ai plus le trac que si j'allais à mon propre enterrement.

1. FARC : Forces armées révolutionnaires de Colombie. Créées en 1964.
2. Les FARC sont réparties en 70 fronts environ. Chaque front compte entre 50 et 200 combattants plus un grand nombre de miliciens (guérilleros en civil qui opèrent dans les villages).

Soucieux de drainer le plus large public possible, les FARC ont sacrifié six vaches. Effluves de grillades et ballades sirupeuses montent dans l'air brûlant au-dessus des toits de zinc. Baffles gueulantes, bouffe à gogo, soleil moqueur : le décor est parfait, l'événement prometteur. « Il y aura même la presse, m'avertit Antonio, un zélé chef d'*escuadra*³ qui fut mon premier geôlier. Aujourd'hui, la guérilla des FARC va démontrer à la Colombie et au monde qu'elle est encore puissante », proclame-t-il gravement, conscient d'écrire enfin, après tant d'étrépages, du fond de sa savane, une page de l'histoire.

On me tient à l'abri des regards, sur une piste poussiéreuse à un jet d'obus du village. En bon otage, j'attends. La fin de l'épreuve approche, mais je ne suis plus pressé. Aucune envie, avant de retrouver les miens, d'être exhibé et filmé tel un primate dans un village indien assailli de touristes. Je voudrais fondre dans la terre rouge, m'évaporer dans l'air moite, rejoindre l'esprit des arbres... On s'évade comme on peut, lorsqu'on est prisonnier.

Tandis que je rêve, les FARC prennent leur temps. Voilà au moins trois heures que je cuis docilement sous un astre au zénith, observant, incrédule et honteux, les préparatifs du spectacle qui s'organise à mes dépens. « *Espere espere espere ya casi*⁴... » Quiconque a vécu en pays latino sait bien le désespoir qu'éveille cette rengaine. Les portes du village, et de ma liberté, sont à moins d'un kilomètre. Mais, pour un effet maximum, la guérilla fait durer le plaisir. Pour la millième fois en un mois, on m'invite à « être encore un peu patient ». La délégation humanitaire qui vient me chercher serait en retard. Un mensonge, apprendrai-je bientôt. En réalité, le CICR, le Comité international de la Croix-Rouge est déjà arrivé sur zone. Et ses délégués commencent eux aussi à trouver le temps long. Mais pour lever le rideau, les FARC

3. *Escuadra* : groupe d'une douzaine de guérilleros.

4. « Attends, attends, attends... On y est presque. »

attendent que le hameau soit plein. Depuis mon bord de piste, j'imagine les gueux trépignant dans le bled sous l'effet de la bière tiède, s'empiffrant à l'œil, comme tous les pauvres du monde, en vue des mauvais jours. San Isidro n'attend plus que moi et ma mauvaise humeur.

Je me sens le clown accidentel d'un cirque du Tiers-Monde. Le héros malgré lui d'un *reality* douteux. La victime grotesque d'un sous-rituel aztèque. Au moins, je ne perds pas une miette de la farce qui se joue, car les FARC m'ont prêté une caméra. Une petite Sony toute neuve, à l'image instable et de résolution modeste – sûrement achetée à Florencia⁵ grâce au fric du racket ou de la coke. Pour la forme, je me promets d'essayer de la leur faucher en partant.

Trente-trois jours plus tôt, j'abandonnais mon matos de tournage au beau milieu d'un champ de tirs. C'était le 28 avril 2012. L'opération antidrogue que je filmais pour la chaîne d'information France 24 avait viré au cauchemar. Après avoir mis le feu à un misérable « laboratoire clandestin » de fabrication de cocaïne (en fait une cabane, quelques feuilles de coca et un lot de bidons en plastique), le commando de l'armée colombienne que j'accompagnais était pris dans une embuscade. Les tirs fournis des guérilleros sifflaient toujours plus près. Un à un, sans broncher, les soldats d'élite censés me protéger tombaient à mes côtés. Une balle clémente, transperçant mon bras gauche, me laissa la vie sauve. Je survécus par miracle en me rendant aux FARC, dégoulinant de sang.

Depuis ce jour, je réclame à mes geôliers une autre caméra. J'y ai tellement cru que mon souhait a été exaucé. Et ce matin, le caméscope est arrivé. « Comme ça, tu pourras filmer ta libération », approuvent les *farianos*⁶ sans le moindre cynisme, indifférents au caractère ubuesque de la situation. « Ça sera bien dans ton documentaire... »

5. Capitale du Caquetá, département du sud colombien.

6. Guérilleros des FARC.

Vues d'un Black Hawk⁷ en vol tactique, les jungles du Caquetá semblent quasi inhabitées. La hauteur écrase les perspectives, et il faut être au sol pour raconter une guerre. Il existe là une Colombie invisible mais bien réelle, un monde parallèle déserté des médias. Tant d'hères peuplent ces campagnes indigentes, courbés sous le soleil, peur dans les yeux et faim au ventre, machette au poing, sueur plein les rides. Ils arrivent aujourd'hui en force à San Isidro. À moto, à vélo, dans des fourgonnettes usées qui débordent d'enfants. Grâce à mon infortune, ces victimes de toujours vont rappeler leur existence au pays. S'inviter aux journaux télévisés. Gâcher peut-être un peu, le temps d'un déjeuner, les routines citadines. Il aura donc fallu que je sois enlevé pour accomplir pleinement ma mission de journaliste...

Dans les environs de San Isidro, pour une fois, les champs de coca sont déserts. Et c'est volontiers qu'à l'appel des FARC les paysans galopent au village. Rien à voir avec ces interminables réunions politiques de la guérilla où l'assistance est obligatoire, sous peine de sanctions. Aujourd'hui, les seigneurs de la zone offrent à leurs sujets un divertissement de choix. Et, par centaines, les curieux ne cessent d'affluer. Plans serrés, plans larges : je les filme qui accourent à ma libération comme le dimanche ils vont aux combats de coqs. En veillant à économiser la batterie. Et avec un feint détachement qui ne trompe que moi. Comme si je n'étais pas moi-même le bouffon du spectacle.

Délicieuse vengeance, mon optique fixe aussi les guérilleros qui m'entourent. Zoom sur leurs visages burinés par le climat tropical et les grêles de plomb. Gros plans sur la quincaillerie létale qu'ils arborent fièrement. Lance-grenades MGL, mitrailleuses M60... Pour l'occasion, le Front 15 a sorti ses meilleurs accessoires. Un peu surpris mais beaux joueurs, les guérilleros se laissent filmer. Et, comme toujours,

7. Hélicoptère militaire américain.

ils finissent par oublier la caméra. Parfois, quelques civils me reconnaissent au milieu des hommes en vert. Certains m'ont vu à la télévision. Ils s'approchent, me félicitent, m'appellent par mon prénom, me prennent en photo avec leurs téléphones portables. Ils posent à mes côtés, comme de vieux amis. Dans la région, les célébrités sont rares... En nage autant qu'en rage, je me prête au jeu. Aujourd'hui encore, je le sens, il faudra être patient.

Je suis heureux et en colère, consterné et malade. Voilà deux semaines que des parasites tropicaux me têtent les boyaux. J'ai cessé de m'alimenter et fondu comme un bloc de canne à sucre dans l'eau boueuse et citronnée que poliment on me sert depuis un mois. Au moins, faible consolation, m'offris-je le plaisir de contrarier mes hôtes. Il eût pour eux été fâcheux de perdre au dernier moment cet otage médiatique dont on annonce depuis quinze jours la relaxe imminente. Et dont le sort tient en haleine une nation pourtant devenue exigeante en matière de faits divers. Perdre bêtement le *Francés* de quelque mal endémique : pour les responsables de ma « sécurité », c'était un coup à finir en conseil de guerre... « Il faut manger », me matraquent depuis quelques jours mes gardes bienveillants, agitant sous mon nez écœuré poissons préhistoriques, poulets et tubercules. Mais, quoi que j'avale, je le rends aussitôt. Et on ne force pas sans remèdes un malade à guérir. De dépit, Colacho, numéro deux du Front 15 et fin stratège toujours fort à propos, trouvera ce bon mot : « On ne te relâche pas tant que tu n'as pas repris de poids. Tu dois sortir bien gras. Que penseront les gens en te voyant si maigre ? Que la guérilla crève la dalle... »

On s'habitue à tout, même à l'humour des FARC. Rongé par mille aliens, fatigué comme un forçat, je lutte depuis l'aube contre de féroces baisses de tension. Depuis combien de lunes n'ai-je pas passé une vraie nuit ? Seuls mes nerfs solidaires me tiennent encore debout dans mes habits trop grands.

J'ai honte dans ma chemise grise et noire de style *raspachin*⁸ achetée pour l'occasion. Les FARC me l'ont fournie au réveil : « Il faut que tu sois beau, pour ta libération... » Heureusement, j'ai eu la présence d'esprit de refuser le jean moulant argenté et les baskets blanches dont les guérilléros ont tenté de me parer. J'ai insisté pour garder mon bas de survêtement vert et mes bottes d'otage.

Par chance, depuis deux ou trois jours, ma douleur au coude se fait moins lancinante. La représentation va bientôt commencer, je me dois d'être fort. À la maison, ma famille et mes proches, auxquels j'ai tant pensé, suivront en direct mes premiers pas d'homme libre. Et comme eux, hélas, des millions de Terriens. Moi qui rêvais d'une libération rapide, discrète. Que vais-je bien pouvoir déclarer ? J'ai grand peur de décevoir. Pour la énième fois, j'ourdis un plan de fuite... Quand de San Isidro, à fond sur la sono, toujours aussi pompeux, m'arrive l'hymne des FARC. Prélude, j'imagine, à mon entrée sur scène.

Voici justement Colacho qui revient du hameau, silhouette noire sur la piste brillante, tassée par la lumière verticale, le poids des armes et celui du devoir. Le bougre œuvre dur, depuis 4 heures du mat, à préparer le show. « Tout se passe pour le mieux, rapporte le numéro deux du Front 15, un peu gêné face à la caméra qui tourne. Plus de huit cents personnes sont déjà arrivées, et cela continue... »

À tout hasard, je tente de le piéger.

« Si je comprends bien, les FARC m'ont séquestré pendant un mois afin que ma libération coïncide avec le quarante-huitième anniversaire du mouvement.

— Pas du tout. Pas plus que nous avons prévu de découvrir un journaliste parmi les militaires lorsque nous avons attaqué la patrouille. Après, il a fallu organiser ta libération, notamment la sécurité... Ça a pris du temps, mais on a bien travaillé. Tout cela n'est qu'un malheureux enchaînement de

8. *Raspachin* : cultivateur de coca rémunéré à la journée.

circonstances. D'ailleurs, l'anniversaire des FARC, c'était le 27 mai, et nous sommes le 30... »

Satisfait de son esquive, Colacho se fait maintenant solennel. Il me tend une enveloppe. Elle contient une lettre du Secrétariat général des FARC⁹ destinée, c'est inscrit en toutes lettres, à « François Hollande, président de la France. » Et c'est à moi qu'il incombe de jouer les messagers. J'estime crânement avoir mérité une entrevue avec mon nouveau Président. Et glisse l'enveloppe sous ma chemise, dans ma poche ceinture noire.

Cette lettre rejoint le seul bien qu'il me reste, et l'un des plus précieux que je n'ai jamais eu : six cartes mémoire haut débit pour caméscope Canon. Les images filmées le jour de l'embuscade. Deux cents giga-octets d'explosions, de peur, de manœuvres désespérées. Six heures de combats, d'échanges radio angoissés et de bruits de rotors. Un témoignage rare du conflit colombien. Ces cartes mémoires, les FARC me les avaient confisquées alors qu'ils m'exfiltraient, blessé par une balle de Kalachnikov, de la zone des combats. Tout au long de ma captivité, je n'ai cessé de les tanner pour les récupérer. Hier soir, comme promis, les *farianos* me les ont restituées. Depuis, toutes les cinq minutes, comme si ma santé mentale en dépendait, je tâte nerveusement ma poche ceinture pour m'assurer qu'elles n'en ont pas glissé. Espérant que l'information unique qu'elles renferment a survécu à l'humidité des campements.

Midi, mon heure arrive. Plus qu'un mauvais moment à tuer. Grâce à ma libération, sans tirer une seule balle, la guérilla va frapper un grand coup de propagande. Le sentiment d'humiliation qui depuis un mois me taraude explose le compteur. Pour me donner du courage, je songe aux braves qui, dans les films de guerre, sans bandeau face au peloton d'exécution, regardent dans les yeux les hommes qui vont faire feu. Ma

9. Secrétariat général : instance dirigeante des FARC, composée de neuf membres.

mise à mort à moi restera symbolique, et je dédramatise. Fini de m'apitoyer sur mon sort. Enfin, je me sens prêt. J'ai bien mon sac d'otage et mon carnet de notes. Mes précieuses cartes mémoire et la lettre pour Hollande. Une dernière gorgée de Coca à la santé de mes intestins en feu. D'une salve de glucose, je terrasse une nouvelle colonie de vers, regagne quelques forces. La cérémonie peut commencer.

Sommaire

« Alors, on est pas bien ici ? »	11
« Encore un peu de patience... »	15
Une libération à Macondo	25
Un samedi soir foutu	47
Cellule de crise dans les Tours du Parc	67
Opération de com'	75
Embuscade dans le « Vietnam colombien »	83
« Si tu es bien ce que tu dis être, tout devrait bien se passer. »	105
Un dimanche dans la jungle	123
Parano colombienne	137
Mauvaises nouvelles à la radio	151
Kit d'otage	175
Un chef	183
Mission à San Isidro	193
Un grand débat sur la presse	203
Hugo le Maigre	217
Guérilla mobile	231
Prudence diplomatique	239
La menace vient du ciel	249
Une visite	261
De la jungle à l'Élysée	273
Le dernier otage	287
Chronologie	293
Remerciements	297

Réalisation : Cédric Scandella
Impression : Cpi, Firmin-Didot
Dépôt légal : Février 2013. N° 109967 (00000)
Imprimé en France